

Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1956)
Heft: 4

Artikel: La brocante à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-791896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

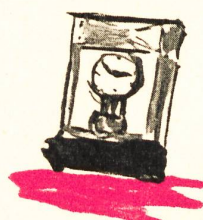
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Brocante à Paris.



« Le plaisir d'acheter des curiosités n'est que le second, le premier c'est de les brocanter. »

BALZAC - *Le Cousin Pons*

« La Maréchale d'Estrées était avare à l'excès, et en riait la première ; avec cela brocanteuse, se connaissant aux choses et aux prix. »

SAINT-SIMON

Les quelques réflexions qui suivent s'adressent en premier aux lecteurs d'un pays qui a vu naître Le Corbusier. Ils seront donc — peut-être — surpris de cette affirmation que notre époque n'a pas su créer de style. Et cependant, hormis quelques exceptions de qualité, il suffit de savoir regarder pour déceler la faillite des modernes. Et de s'informer. Il y a de cela quelques mois, nous posions au président de la plus sérieuse et puissante société d'artistes décorateurs, cette question : « Qui donc achète des meubles modernes ? » — « Presque personne, répondit-il, en dehors des collectivités, des ministères et administrations publiques et de quelques représentants de professions libérales. »

Il y aura bientôt un siècle que la société française de bon ton a cessé de s'intéresser au style de son époque. Jusqu'à Napoléon III, l'art et le mobilier vivaient leur temps. De même que les Louis avaient, chacun, marqué leur passage, en protégeant, orientant les arts, de même le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et Louis-Philippe avaient créé leur décor. Avec le nouvel empereur, il allait en être autrement. Les Tuileries font exécuter des copies de Louis XV et de Louis XVI, Viollet-le-Duc et les écrivains remettent le

gothique à la mode. Les Goncourt s'entichent des japonaiseries, tout est prétexte à se pencher sur le passé, à s'entourer d'antiquités. Le cousin Pons fait des émules, chacun devient collectionneur. De temps à autre cependant, on assiste à des sursauts : c'est l'exposition de 1900 qui fait éclore le modern-style, flambée de volutes et de vermicelles décoratifs, qui



s'éteint aussi vite qu'un feu de paille ; c'est l'exposition de 1925, séquelle de l'école munichoise et de l'influence de Paul Poiret, où les décorateurs cherchent leur voie entre le détail tarabiscoté et la sécheresse des envolées de béton superposées comme les ailes des triplans Caproni. Mais ce ne sont que des essais presque mort-nés. Entre temps, les chercheurs, les curieux, les amateurs ne cessent d'affirmer leur goût de ce qui fut, leur refus de ce qu'on leur propose.

* * *

D'où le développement étonnant de l'antiquité et de la brocante. Je ne sais pas combien la France abrite d'antiquaires ; ce serait facile, d'ailleurs, de

les recenser en dépouillant le Bottin. Toujours est-il que leur nombre s'accroît sans cesse. Ils ont débordé les quartiers qui étaient jadis leur fief, la rue des Saints-Pères, la rue Jacob, la rue Bonaparte, la rue de l'Université. Ils sont partout, de la place d'Italie aux Buttes-Chaumont, de Neuilly à Vincennes. Qu'il se construise un groupe d'immeubles à Passy, à Auteuil ou sur les boulevards extérieurs, parmi les premières boutiques dont on efface le blanc d'Espagne sur les vitres, il y a toujours un antiquaire. On y trouve autant de commodes Louis XV prétendues authentiques que de bouteilles de beaujolais sur les tables du monde entier. La France entière, couverte de vignes, ne suffirait sans doute pas à produire ce qui se vend de beaujolais, comme il aurait fallu deux cent millions de Français au grand siècle pour qu'on produise autant de commodes. Peu importe. L'essentiel est de trouver un beau meuble.

Mais, à côté des antiquaires, représentants du bon ton, du vaisselier patiné et des bois luisants, il y a les frères mineurs, les chineurs, les brocanteurs. Et ça, c'est un monde.

* * *

Un monde où l'on ne s'ennuie pas. Un monde où l'on ne gaspille pas ses deniers en somptueux magasins, en vitrines astucieusement éclairées. Un hangar, des tables sur tréteaux suffisent. Allez, entre le samedi matin et le lundi soir au Marché aux Puces, les autres jours au Village Suisse, où se trouvait jadis la Grande Roue, vous serez dans la cour des miracles, dans le domaine de la brocante. Dans les rues avoisinantes, aux pavés inégaux — nous parlons de Saint-Ouen — aux caniveaux boueux, s'alignent, sur deux kilomètres, les voitures les plus diverses, depuis la camionnette du chineur jusqu'à la Cadillac d'un Lopez ou d'un Besteguy ; les voitures attendent qu'on y dépose les acquisitions. Si vous ne craignez pas d'enfoncer dans la glaise jusqu'aux chevilles, suivez les amateurs qui flânent devant les éventaires, dissimulant leur rang social sous le laisser-aller des vieux manteaux et des chandails.

Voici le spécialiste des vieux fers. Il étale, sur le sol, les poêles, les armatures de cages, les morceaux de grilles en fer forgé, la statue de trois mètres de haut de l'amiral Courbet, en fonte, le lit

métallique, la mécanique d'un puits. Plus loin, c'est le spécialiste des sabres, lances, vieux phonographes, antiques postes de T. S. F. ; tout semble hideux, miséreux. Mais, d'un coup, vous tombez en arrêt. Au milieu de ces vieilleries, vous avez découvert une ancienne table de toilette en fer forgé qui, réparée, repeinte, fera la plus ravissante des jardinières dans votre hall. Quant au cheval en carton, échappé du manège de la Fête de Neuilly, il porte en lui les germes d'un décor romantique. Continuons. Voici les bibelots : opalines, lampes anciennes, couronnes de mariées sous globe, pendules, vases, presse-papiers en verre décoré, poules en porcelaine couchées sur leur panier, cristaux de toutes les époques, assiettes décorées de vues de Paris ou de rébus ; et toute la gamme des trompe-l'œil, le cendrier qui imite la boîte d'allumettes, la faïence qui ressemble à un saucisson, le poisson qu'on croirait frais-mort, le pot à tabac sur quoi reposent les cigares de céramique ; voici les statuettes, les bustes, les meubles en miniature, les boîtes de tous les temps et de toutes les matières, les pots à pharmacie et à onguents, les cadres, les gravures, les tableaux, les flacons en forme de Tour Eiffel, de violons ou de pistolets, les éventails publicitaires, les récipients à bonbons, les boutons anciens, les cuivres, les étains, les marionnettes et les poupées de guignol, les longues-vues, les cuillers-souvenirs, les collections de cartes postales, les souliers en porcelaine et les mannequins d'osier des couturières du temps de Charles X ; toutes les montres et tous les pots à eau, les thermomètres et les médailles, les kaléidoscopes, les lustres de tous les styles, en fer, en cuivre, en bois, en cristal, la chancelière à la fourrure mitée, les bottes du postillon. Et tous les bibelots inutiles ou charmants, vieux faces-à-main incrustés de marcassites, sabres de bureau, poupées de tous styles et de tous pays, boîtes de compas armoriées, soldats de plomb et soldats de bois, carrosses de cuivre et reproduction de la Panhard et Levassor 1898, couteaux d'écaille et poignards de

Tolède, boîtes à couleurs en bois décoré, écrans de cheminée ; chenets, coffres à bois à brûler recouverts de tapisserie, animaux en argent, en cuivre, en céramique, en porcelaine ; pichets de toutes contenances et de toutes provenances ; éperons mexicains et décorations anciennes ; mais il y a aussi l'écritoire du temps de George Sand, et la collection de plumes d'oie, le petit canon en bronze utilisé à Austerlitz et l'obus de 1914, transformé en vase à fleurs ; il y a les papillons épinglés et les collections d'insectes, le moulin à café d'une arrière-grand-mère et la lampe à pétrole qui a fait la fortune du premier des Rockefeller, la tabatière du duc de Lauzun et la griffe de tigre qui ornait le gilet de Tartarin, le porte-or à ressort de Monsieur Homais et la mappemonde de Jules Verne, le clairon de Déroulède et le fétiche noir de Cocteau ; et les jeux d'échecs en os, en ivoire, en porcelaine, en bois, et les coupe-papier de jade et les lunettes ; et les livres qui sont des cachettes évidées, et les tirelires innombrables ; et tout ce qui est réduit, reproduit, qui n'est pas ce à quoi il ressemble ; deux siècles, ou davantage, d'objets usuels, de passe-temps, de témoins des existences, des commodités par quoi l'être humain essaie d'agrémenter sa vie, de restes des habiletés et des vanités, du sens pratique ou de l'inutile. Entourés de ces babioles, de ces com-





pagnons silencieux, de ce bric-à-brac fantastique, des hommes et des femmes ont vécu, aimé, souffert, créé.

Entre les éventaires, devant les tables, à l'intérieur des hangars et des boutiques en planches, ceux de 1956 vont et viennent, flânent, fouillent à la

poursuite du rêve ; ils le trouvent quelquefois et le font emballer dans un vieux numéro du *Figaro* ou du *Gaulois*, et partent rejoindre la voiture, où l'on couche avec précaution, sur la banquette arrière, l'acquisition du jour.

Paris a le virus de la brocante. Et Paris, pour assouvir son vice, déferle — quand il a de l'essence — sur la province où les entrepôts et boutiques des ferrailleurs, chineurs et brocanteurs, reçoivent, dans la poussière et l'odeur de moisi, l'ambassadeur des U. S. A. et Madame Simone, Salacrou ou Stève Passeur, ou bien la reine de la brocante, Louise de Vilmorin, dont les caves du château de Verrières-le-Buisson recèlent les trésors de vingt années de curiosité amusée et de sens aigu de l'objet à mettre à la mode. Le cousin Pons est dépassé. Des milliers de Parisiens connaissent, aussi bien qu'un professionnel, le prix d'un sulfure ou d'un pot de pharmacie. C'est un jeu continu, un passe-temps captivant, un amusement qui jamais ne lasse, le signe d'une époque qui a la nostalgie d'une vie plus brillante et plus calme, moins vibrante mais plus profonde, où l'on savait s'entourer de bibelots aimables. Tout le monde ne peut pas jouer du violon comme Monsieur Ingres, ou se mettre à la peinture comme Monsieur Churchill. Mais tout le monde peut devenir collectionneur. Qu'attendez-vous ?

GALA

